

Essais étrangers

Numéro 58, décembre 1994, janvier–février 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19663ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1994). Compte rendu de [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (58), 66–69.

**HISTOIRE UNIVERSELLE
DES CHIFFRES, T.1, T.2**

Georges Ifrah
« Bouquins »,
Robert Laffont, 1994,
1042 p. et 1024 p. ;
sous coffret, 79,95 \$

Alors qu'il enseignait les mathématiques, un de ses élèves demanda à Georges Ifrah : « M'sieur, d'où viennent les chiffres ? » Le professeur en fut ébranlé. Peu après, il se lançait dans une recherche de longue haleine qui allait aboutir à cette somme sur les nombres et le calcul à travers les âges.

Faisant appel à l'anthropologie, à l'histoire et à la psychologie pour révéler maints aspects méconnus de l'aventure des chiffres, l'auteur nous fait revivre une longue évolution qui va de la perception immédiate du nombre dans la nature jusqu'à la mise à profit de la puissance des ordinateurs. Dans une langue accessible et à l'aide de multiples exemples, Georges Ifrah nous initie aux techniques corporelles de comptage, puis aux étapes successives qui ont conduit aux nombres abstraits, à leur représentation graphique et aux opérations de calcul les plus complexes. Considérée dans la longue durée, retracée dans plusieurs cultures, cette histoire illustre clairement les nombreux liens entre la conquête des chiffres et celles du langage et de la science.

Adapté autant à un approfondissement de la question qu'à son survol, l'ouvrage peut facilement être consulté sur des thèmes choisis. On y trouve entre autres un dictionnaire des symboles numériques de la civilisation indienne de près de deux cents pages. Le tout est par ailleurs bien intégré par un bon système de renvois, d'index et de tables. Autant par l'ampleur de la perspective

dégagée que par ses qualités pratiques, *l'Histoire universelle des chiffres* mérite de figurer en bonne place au rayon de l'histoire des sciences.

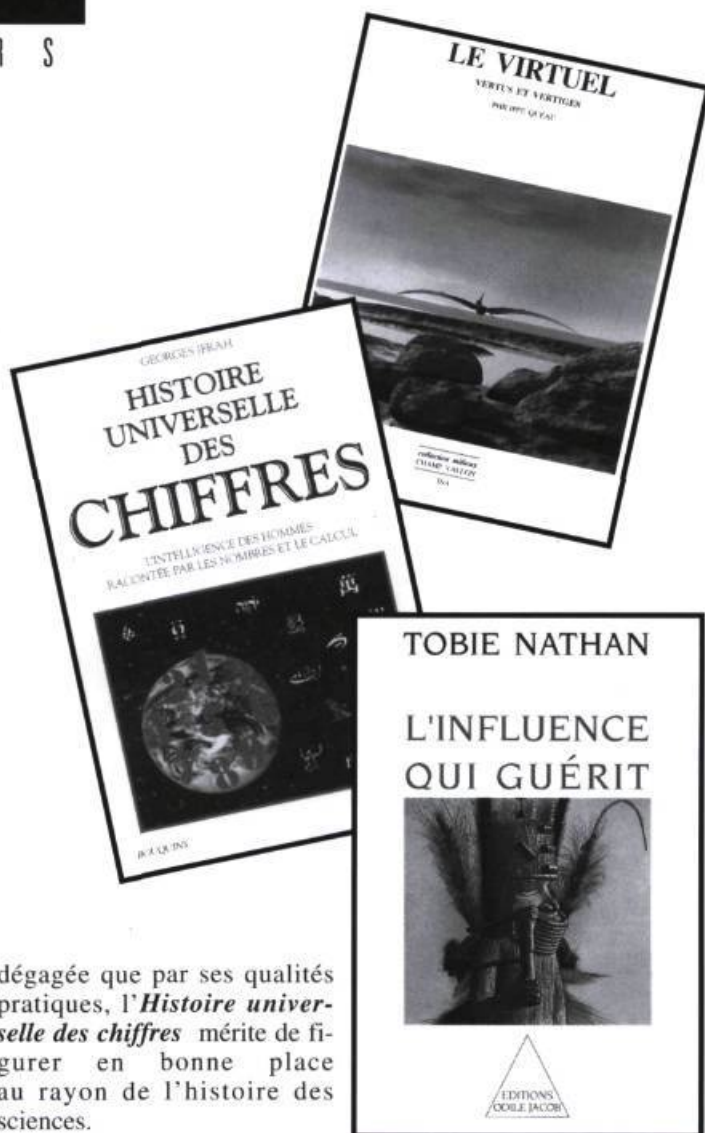
Gérald Baril

L'INFLUENCE QUI GUÉRIT

Tobie Nathan
Odile Jacob, 1994,
350 p. ; 39,95 \$

L'auteur est psychanalyste, professeur de psychologie clinique et pathologique à l'Université de Paris VIII et directeur du Centre Devereux d'ethnopsychiatrie. Depuis une quinzaine d'années, il reçoit en consultation des migrants originaires de sociétés non occidentales — principalement d'Afrique, du Maghreb ou des Antilles — qui cherchent auprès des services psychiatriques français la guérison de leurs névroses. Souvent sans succès !

Il est clair que chacun reçoit en naissant un double héritage : de la *nature* qui agit pour qu'un ovule se développe après avoir été fécondé par un spermatozoïde et de la *culture* qui a conditionné ses géniteurs et leurs ancêtres. Tout thérapeute doit tenir compte de



originaire des parents. L'ethnopsychiatrie prend en charge ces patients « dans leur langue maternelle, à partir de leurs propres théories du mal, du malheur et de la malchance, à l'aide des objets et des opérateurs thérapeutiques ayant cours dans leur ethnie d'origine », en respectant leurs divinités, leurs manières de faire, leurs docteurs, leurs objets protecteurs et thérapeutiques.

Le texte de Tobie Nathan n'est pas toujours facile à saisir, mais les questions que se pose l'auteur et les ébauches de théorie qu'il dégage découlent de l'exposé de cas rencontrés dans sa pratique ; ces cas soulèvent déjà interrogations et réflexions chez un lecteur non spécialisé mais curieux. Une bibliographie de seize pages guidera ceux que le sujet passionne !

Monique Grégoire

**LE VIRTUEL
VERTUS ET VERTIGES**

Philippe Quéau
Champ Vallon, 1993,
215 p. ; 36,25 \$

On parle de plus en plus de la *réalité virtuelle*, de l'*autoroute électronique* et du réseau *Internet*. Au lecteur curieux de ces nouveaux outils de communication, Philippe Quéau offre un cadre de compréhension et de réflexion qui s'élève au-dessus des considérations de *hardware* et de *software* pour poser les questions philosophiques soulevées par ce nouveau monde de la virtualité. Car c'est la réalité même de notre monde coutumier que met en question cet univers parallèle de l'informatique fait de signaux numériques et de simulations qui envahit une à une toutes les zones de l'activité humaine. Un nouveau langage et une nouvelle écriture s'imposent inéluctablement qui transformeront notre mode de vie et nos mentalités aussi profondément que l'ont fait les découvertes de l'écriture, de l'imprimerie, de la photographie et des télécommunications. « La généralisation des représentations virtuelles et synthétiques ne pourra pas ne pas *virtualiser le*

monde, et nous rendre nous-mêmes plus ou moins virtuels, du même coup ! », écrit l'auteur, dans un traité admirable de clarté et de rigueur qui envisage les deux faces, claire et obscure, de ce fantastique instrument de connaissance et d'imagination qui marque déjà notre entrée dans la culture du XXI^e siècle.

L'exposé de Philippe Quéau se prolonge en une profonde réflexion sur l'art virtuel, réflexion qui vise l'essence même de l'art.

Jean-Claude Dussault

LE VOL NUPTIAL L'IMAGINAIRE AMOUREUX DES FEMMES

Francesco Alberoni
Plon, 1994, 221 p. ; 24,95 \$

Au début des années 80, Francesco Alberoni comparait, dans *Le choc amoureux*, l'amour naissant à une révolution que provoquent deux inconnus. L'amour était selon ses termes un mouvement collectif à deux. Embryon d'un chaos, le couple se formait en réaction contre les autres. Lors de cet affrontement unique, tout devenait possible.

Après avoir signé des essais sur l'érotisme et l'amitié, le psychologue italien publie *Le vol nuptial, L'imaginaire amoureux des femmes*. À nouveau il s'intéresse à cet instant fragile et magique où l'amour s'épanouit, mais cette fois-ci il cherche à distinguer les fantasmes des femmes en les opposant à ceux des hommes. Partant du principe selon lequel le couple contemporain ne résiste pas à l'érosion du temps, Francesco Alberoni scrute l'imaginaire amoureux des femmes pour y trouver les réponses à ses questions.

Sa thèse est simple : les femmes ont une conception différente de l'amour parce que, adolescentes, elles entretiennent un désir intense pour les idoles. Cet amour sublimé est si fort chez les jeunes filles qu'elles ont l'impression qu'elles pourraient avoir une liaison avec leurs stars préférées si seulement elles avaient la chance de les rencontrer. En revanche, l'amour chimérique est faible et mesuré chez le jeune garçon qui sait qu'à

quinze ans, il n'a guère de chance de séduire Madonna ou Kim Basinger. Pour l'essayiste, cette distinction expliquerait l'insatisfaction amoureuse des femmes qui cherchent un idéal masculin qu'elles ne peuvent que très rarement trouver au quotidien. La vie sentimentale des femmes serait donc marquée au sceau de la désillusion.

À cause de son sujet, *Le vol nuptial* est un essai qui intrigue. La chimie de l'amour, l'éclatement du couple, voilà des thèmes qui ont tout pour séduire les lecteurs. L'auteur le sait. Néanmoins sa méthode d'analyse est fort contestable. Prenons le titre qu'il a choisi. De quoi s'agit-il ? D'une métaphore : le cérémonial amoureux des abeilles. Selon le sociologue italien, le comportement amoureux des femmes serait semblable à celui des bourdons qui s'élancent « ensemble à la poursuite de la reine ». Il précise cependant que, pour les besoins de son étude, les rôles sont inversés et que l'objet érotique dans nos mœurs, c'est le mâle. Ainsi les femmes, aiguillonnées par des déterminismes sociaux, sont les chasseresses d'une proie adulée, d'où la course au conjoint idéal. Et que la meilleure gagne. Ces généralités ont de quoi agacer. À bien des égards, les exemples que multiplie l'auteur pour nous convaincre sont de cet ordre. Ainsi toutes les femmes porteraient en elles un désir insouvi d'un bel amant inaccessible. S'il est peut-être vrai que des jeunes filles rêvent de Tom Cruise, peut-on affirmer avec Francesco Alberoni qu'elles vont instinctivement préférer dans un groupe le garçon le plus musclé, le plus beau ? On retrouve dans *Le vol nuptial* le complexe de Cendrillon établi en principe de vérité. C'est la faiblesse du livre. À cela s'ajoutent les nombreux exemples que l'auteur commente en long et en large. Ces passages qui paraphrasent l'argumentation brisent le rythme du commentaire. D'autre part, le « star system » américain semble faire des ravages en Italie : à côté d'un Paolo Maldini, dont on apprend qu'il est un joueur de foot célèbre dans son pays, ce sont les Tom Cruise, John Travolta, Michael Jackson qui

font le plus rêver les adolescentes italiennes.

En interrogeant l'attrait des jeunes filles pour les idoles, Francesco Alberoni nous offre une étude intéressante. Cependant *Le vol nuptial* ne peut prétendre mettre au jour l'imaginaire amoureux des femmes. La psychologie des masses est une amusante discipline parce qu'elle se fonde le plus souvent sur des stéréotypes. De là à en dégager des vérités, il y a loin. L'imaginaire amoureux des femmes reste toujours une énigme même, et peut-être surtout, après la lecture du livre de Francesco Alberoni.

Marguerite Paulin



MISSIONS SPÉCIALES Pavel Soudoplatov et Anatoli Soudoplatov, Jerrold L. et Leona Schechter Trad. de l'américain sous la dir. de Marc Saporta Seuil, 1994, 613 p. ; 39,95 \$

Assassinats politiques, enlèvements, sabotages, voilà en quoi consistèrent principalement les missions spéciales dont témoigne Pavel Soudoplatov, qui révèle avoir participé à la planification ou à l'exécution de bon nombre d'entre elles. Ainsi découvre-t-on comment, après avoir gagné sa confiance, il a assassiné Yevhen Konovalov, un dirigeant nationaliste ukrainien. Pavel Soudoplatov révèle également les tenants et les aboutissants de l'assassinat de Trotski, qu'il a organisé. Une autre de ses responsabilités importantes a été de

diriger les opérations d'espionnage qui ont permis aux Soviétiques de s'approprier les découvertes atomiques américaines. C'est donc un témoin privilégié de l'histoire récente qui nous fait partager ses souvenirs dans *Missions spéciales*. Au fil des pages, on ne tarde pas à découvrir combien était dangereux le métier d'espion en URSS. Et le danger venait beaucoup plus du camp soviétique que du camp occidental. Les purges politiques ont eu raison de nombreux hauts gradés des services de renseignements. La carrière de plusieurs d'entre eux s'est terminée devant le peloton d'exécution, par l'administration d'un poison mortel ou par un long emprisonnement, comme ce fut le cas pour Pavel Soudoplatov. Le risque était tel que l'auteur juge utile de souligner les morts naturelles : « Fitine devint chef du Département étranger en 1939. Il mourut de mort naturelle en 1971. » Le lecteur découvre également que l'individualisme est de rigueur dans un tel contexte et qu'on trouve à justifier toutes les injustices et les cruautés provenant des autorités, jusqu'à ce qu'on en soit soi-même la victime : « L'État soviétique, à qui j'étais attaché par toutes les fibres de mon être, pour qui j'étais prêt à mourir, à cause de qui j'ai fermé les yeux devant toutes sortes de brutalités, persuadé qu'elles étaient justifiées par la transformation d'un pays arriéré en superpuissance [...]. En dépit de ma réhabilitation, mes médailles ne m'ont toujours pas été rendues. Nul ne doit ignorer que, moi aussi, j'ai été une victime de la répression politique. » Devant le sort cruel réservé par l'appareil soviétique à bien des personnes, dont certaines ont eu simplement la malchance d'être des témoins gênants, il est bien difficile de compatir avec l'auteur pour la perte de ses médailles. N'empêche que son témoignage constitue un document historique fascinant qui peut peut-être aider certains à comprendre (il est permis de rêver) que la fin ne justifie pas tous les moyens, quelle que soit la doctrine en cause.

Gaétan Bélanger

**ATLAS DES RELIGIONS
DANS LE MONDE**

Joanne O'Brien
et Martin Palmer
Autrement, 1994,
126 p. ; 47,95 \$

Géniale la formule des Atlas analytiques publiés dans la série « Atlas » de la revue *Autrement*, et le document portant sur les religions dans le monde est particulièrement fascinant grâce aux belles cartes en couleurs qui découpent le propos sous divers angles. À l'heure où la sécularisation du monde occidental semble achevée on remarque un intérêt grandissant pour le domaine du sacré. Il est possible que cette tendance corresponde à une ouverture d'esprit et à une quête de valeurs nouvelles, mais la conjoncture actuelle la favorise. D'une part, pour faire face à la mondialisation socio-économique, on a tout intérêt à mieux connaître le phénomène religieux et à saisir comment il intervient tant dans le façonnement et le déroulement de la vie sociale d'autres sociétés que dans leurs prises de décision. D'autre part, l'immigration introduit au cœur même de notre communauté divers courants religieux que nous devons considérer pour comprendre une partie importante des « nouveaux » citoyens et concilier leur réalité avec la nôtre.

En parcourant l'*Atlas des religions*, on fait de multiples découvertes : que certaines religions comme le bouddhisme, l'islamisme et même le protestantisme comptent une pluralité d'écoles, par exemple, alors que le catholicisme se présente sous une apparence monolithique ; que le rapport des individus avec leur religion est fort différent selon les modèles religieux : pour les bouddhistes, les hindouistes et les musulmans, il n'y a pas de



cloison étanche entre le mode de vie laïque et le religieux comme cela peut être le cas au sein de la religion catholique. L'ouvrage, cependant, n'apporte pas toujours les nuances qu'exige la diversité religieuse présente dans quelques sociétés. Notamment, bien que l'île de Bali en Indonésie apparaisse comme une petite tête d'épingle sur la carte du monde, il eût fallu signaler qu'elle est hindouiste et ne pas la fondre dans l'univers musulman d'environ 85 % de la population indonésienne. Petite lacune d'un essai que je recommande fortement.

Johanne Gauthier

LE GOÛT DES CHOSES

Gil Jouanard
Verdier, 1994, 104 p. ; 26,95 \$

Le titre est attirant quand arrivent ces belles journées d'été, pleines de soleil, du parfum des jeunes végétaux, des chants excités des oiseaux... On espère alors trouver sous ce titre prometteur les mots qui exprimeront bien-être et jouissance. Chacun utilise différemment les mots et ceux de Gil Jouanard vont au-delà de la

Gil Jouanard
Le goût des choses

Verdier

simple jouissance ; il fait appel autant à la pensée qu'aux sensations, il relie ce qu'il voit à ce qu'il sait. Il écrit aussi : « [...] entre ma septième et ma vingtième année, j'appris à disparaître entier dans la contemplation » ; de là vient peut-être cette perte fréquente de contact avec l'auteur ? On lit des mots bien bâtis que n'enregistre pas la mémoire. On est un peu ce promeneur perdu dans des lieux jamais visités, avec à la main les références à des noms inconnus... Qui est cet Onésime Reclus, géographe, qui « restitue en un mot la saveur inépuisable du monde » et semble inspirer Gil Jouanard ?

Le livre est fait d'un ensemble de textes courts, petites « Proses » écrites depuis 1988, mais surtout datées de jour en jour en 1992 et 1993. L'auteur voyage souvent, en France et

ailleurs en Europe, mais il décrit très peu les lieux. Ce qu'il dit des villes où il séjourne se rattache à quelques souvenirs mais plus encore à des références culturelles. « Marcher dans Paris constitue l'un des mythes nourriciers de la littérature française la plus riche en saveurs de ce siècle. » À Rome, « on doit apprendre à mourir. Avec la conviction que cela n'a pas grande importance. » À Jérusalem, « on est plongé cru dans le bouillon de culture de tous les paroxysmes », « on entre sans cérémonies initiatiques au cœur du cœur de l'imaginaire et de la mythologie ». Beaucoup d'expressions recherchées courent entre les lignes et modèrent le rythme de lecture : « l'acupuncture céleste » (la pluie sur la rivière), « l'usage déambulatoire des hommes » (la marche), « pareils aux visages d'Arcimboldo, les bouquets [de fleurs] », « quelque chose, qui doit être vendu comme musique, accompagne le brouhaha humain d'un continuo monomaniac », etc. ; c'est tout un style à apprivoiser. Alors on dépose souvent le livre, dans l'attente d'un moment de grâce pour en parcourir quelques nouvelles pages. On s'émerveille si on arrive à rejoindre l'auteur dans la contemplation, par une lecture lente et attentive.

Monique Grégoire

**SUR LE FIL DU RASOIR
MÉMOIRES**

Boris Eltsine
Trad. du russe
par Bernadette du Crest,
Antoinette Robichou-Stretz,
Dimitri Sesemann
et Christine Zeytounian-Beloüs
Albin Michel, 1994,
435 p. ; 34,95 \$

Alors que *Jusqu'au bout* (Calmann-Lévy, 1990) décrivait la lutte de Boris Eltsine pour se dégager du communisme, ce second ouvrage montre le président de la Russie dans la période agitée qui va du putsch avorté d'août 1991 des conservateurs nostalgiques du communisme à l'écrasement du dernier Parlement soviétique, retranché dans la Maison blanche à Moscou.

Plutôt que de Mémoires, il s'agit, comme l'indique plus clairement le titre russe : *Zapiski prezidenta*, (Notes d'un président), de notes et de réflexions, souvent rédigées dans le feu de l'action, parfois un peu désordonnées.

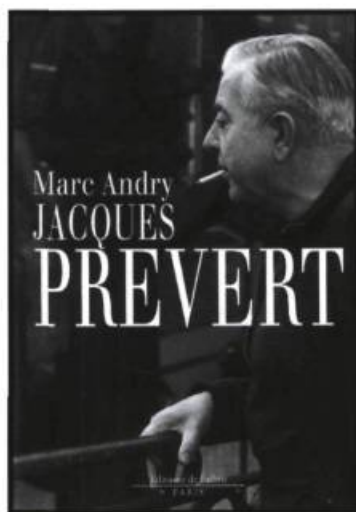
Boris Eltsine analyse la lutte de la Fédération de Russie pour la conquête de sa souveraineté, le putsch d'août 1991 — au cours duquel il s'imposa comme le rempart de la démocratie —, et l'effondrement de l'URSS, les accords de Minsk et la naissance de la Communauté des États Indépendants, les nouvelles relations de la Russie avec le monde occidental, la politique économique de Gaïdar, décrite comme une thérapie de choc inévitable, la lutte contre le Parlement soviétique et la prise sanglante de la Maison blanche en octobre 1993.

Même si on sent souvent le plaidoyer *pro domo*, voici un livre fascinant pour comprendre ce qui se passe en Russie. On découvre un homme d'action qui n'hésite pas à reconnaître certaines erreurs. Qui ne craint pas d'exprimer un jugement, souvent sévère, sur la plupart des hommes politiques de la nouvelle Russie, en particulier sur l'ex-vice-président Routskoï, qu'il avait lui-même choisi, et sur l'ex-président du Parlement, Khasboulatov.

On voit l'homme public mais aussi l'homme dans la vie privée, l'époux, le père et le grand-père, l'ami. Ses réflexions passent sans transitions du destin de la Russie, qu'il voit lié à la démocratie, à la liberté d'entreprendre, à l'Occident, à son amour pour le tennis ou à son admiration pour Rostropovitch.

Un livre passionnant pour découvrir la vraie personnalité de Boris Eltsine et comprendre les difficultés de la jeune démocratie russe.

Lionel Meney



JACQUES PRÉVERT
Marc Andry
Fallois, 1994, 288 p. ; 38,95 \$

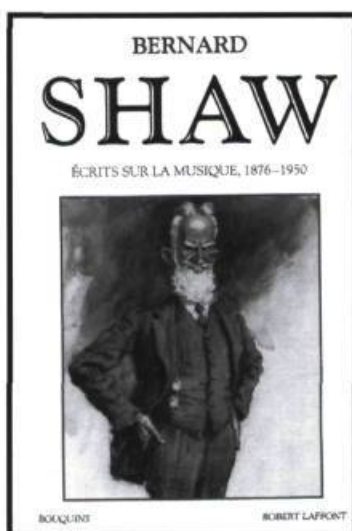
Né le 4 février 1900 à Neuilly-sur-Seine, Jacques Prévert connu très tôt la pauvreté et les nombreux ennuis qu'elle entraîne : déménagements multiples, état dépressif et alcoolisme du père qui entraînerent même une tentative de suicide. L'enfance préfigure souvent l'âge adulte : ici, l'errance de la famille Prévert et l'amour qu'on y nourrit, malgré tout, pour le cinéma — qui en est à ses débuts — font pressentir le flâneur légendaire des rues de Paris et le scénariste de génie.

C'est sous les signes de la bohème et de l'amitié que Jacques Prévert traversera les Années Folles. Pratiquant plusieurs métiers, il fréquente les cafés du quartier Montparnasse et de Saint-Germain-des-Prés et y rencontre Yves Tanguy, Marcel Duhamel, Picasso, Breton, Aragon et Giacometti, lequel l'hébergera quelque temps dans son atelier. Si les rencontres sont nombreuses, aucune ne semble aussi importante que celle de Marcel Carné. C'est en effet de son association avec Carné, et bientôt avec Jean Gabin, que naîtront quelques-uns des plus grands chefs-d'œuvre du cinéma français : *Le quai des brumes* (1938), *Les visiteurs du soir* (1942) et *Les enfants du paradis* (1945), entre autres. La relation des événements qui marquèrent cette association occupe, à juste titre d'ailleurs, une large place dans l'ouvrage de Marc Andry. En effet, Jacques Prévert consacra beaucoup d'efforts à sa carrière cinématographique. La poésie, bien qu'elle accompa-

gne en filigrane toute sa vie, n'atteignit le grand public qu'à son corps défendant.

C'est toute une époque que l'auteur a voulu faire revivre en nous présentant l'une des figures centrales de la vie culturelle parisienne des années 30 et 40. L'écriture, à la fois descriptive et elliptique, crée, avec une certaine efficacité, des espaces évocatoires dont le lecteur peut profiter. Signalons toutefois que la prolifération des portraits et des descriptions prend souvent toute la place, et qu'une fois l'ouvrage refermé, l'impression s'impose que le personnage Prévert nous a quelque peu échappé.

Charles Gagnon



ÉCRITS SUR LA MUSIQUE
1876-1950
Bernard Shaw
Choix de textes effectué
par Georges Liébert
Trad. de l'anglais
par B. Vierre, A. Chattaway
et G. Liébert
Robert Laffont, 1994,
1504 p. ; 69,95 \$

Étonnant ce Bernard Shaw. Bien avant d'être l'auteur de *Pygmalion* et le dramaturge à succès que l'on sait, GBS, pour les intimes, fut pendant plus de vingt ans critique musical dans la presse anglaise et c'est à ce titre qu'il se fit un nom tant recherché que redouté. Redouté, car son esprit mordant et iconoclaste n'épargna ni les interprètes, ni les compositeurs, ni le public lorsqu'ils ne trouvaient pas grâce à ses yeux ou, mieux, à ses oreilles. Recherché, car l'originalité de son jugement ainsi que

son formidable humour — qui faisait jubiler le jeune Elgar — en faisaient un critique salué, à tort ou à raison, comme un des meilleurs d'Europe. C'est donc à une sélection de ces différentes chroniques de même qu'à son livre *Le parfait wagnérien*, rédigé en 1898, que nous convie cette anthologie. On s'interroge évidemment d'emblée sur la pertinence de publier en cette fin de siècle des chroniques portant essentiellement sur des événements musicaux circonstanciés, traitant souvent, qui plus est, d'interprètes dont nous ne savons souvent plus grand chose. Prévoyant l'objection, Georges Liébert fait sien le jugement de Charles Rosen à l'effet que les verdicts de Bernard Shaw nous intéressent moins que la manière de les formuler, de persuader, etc. Intérêt littéraire donc, voire rhétorique. Il est vrai. Pourtant, curieusement, je me trouve ici dans la position incongrue de défendre plus avant cette publication, car la perspicacité de Bernard Shaw, sa conscience aiguë de tous les problèmes relatifs à la production musicale, qu'ils soient d'ordre économiques ou politiques, de même que ses considérations sur la place de la musique et des arts dans l'éducation, font en sorte que sur le fond plusieurs pages offrent un intérêt toujours vif. C'est qu'il ne faut pas oublier que l'Angleterre fut le premier pays fortement industrialisé et que le destin de la culture s'y trouve plus rapidement et profondément modifié qu'ailleurs en Occident. George Bernard Shaw, en homme de gauche, pressent donc avec inquiétude et mieux que d'autres, me semble-t-il, les conséquences possibles de ces bouleversements, notamment la coupure allant s'élargissant entre les arts de distractions, que chérissent les travailleurs, et les arts « nobles », que vénère une élite. On appréciera donc l'ouvrage pour ces raisons même si l'horizon musical de Bernard Shaw — comme il le reconnaît dans une préface autobiographique datée de 1935 — était trop étroit pour englober les Schönberg et consorts. Honnête et lucide.

François Dugré